

## DEVOIRS DE FAMILLE.

Pour se disculper des vices d'une éducation négligée, un supérieur prétexte les caprices de l'enfant ; il a tort : le caprice des enfans n'est jamais l'ouvrage de la nature, mais d'une mauvaise discipline : c'est qu'ils ont obéi ou commandé, et j'ai dit cent fois qu'il ne fallait ni l'un ni l'autre. Votre élève n'aura donc de caprices que ceux que vous lui aurez donnés : il est juste que vous portiez la peine de vos fautes. Mais, direz-vous, comment y remédier ? Cela se peut encore, avec une meilleure conduite et beaucoup de patience.

Je m'étais chargé, durant quelques semaines, d'un enfant accoutumé non-seulement à faire ses volontés, mais encore à les faire fuir à tout le monde, par conséquent plein de fantaisies. Dès le premier jour, pour mettre à l'essai ma complaisance, il voulut se lever à minuit ; au plus fort de mon sommeil, il saute à bas de son lit, prend sa robe de chambre et m'appelle. Je me lève, j'allume ma chandelle ; il n'en voulait pas davantage. Au bout d'un quart heure, le sommeil le gagne, et il se recouche content de son épreuve. Deux jours après, il la réitère avec le même succès, et de ma part pas le moindre signe d'impatience. Comme il m'embrassait en se recouchant, je lui dis très-posément : " Mon petit ami, cela va fort bien, mais n'y revenez plus." Ce mot excite sa curiosité ; et dès le lendemain, voulant voir un peu comment j'oserais lui désobéir, il ne manqua pas de se relever à la même heure et de m'appeler. Je lui demandai ce qu'il voulait. Il me dit qu'il ne pouvait dormir. " Tant pis," repris-je, et je me tins coi. Il me pria d'allumer la chandelle. " Pourquoi faire ?" et je me tins coi. Ce ton laconique commençait à l'embarrasser ; il s'en fut à tâtons chercher le fusil, qu'il fit semblant de battre, et je ne pouvais m'empêcher de rire en l'entendant se donner des coups sur les doigts. Enfin, bien convaincu qu'il n'en viendrait pas à bout, il m'apporta le briquet à mon lit. Je lui dis que je n'en avais que fuir, et me tournai de l'autre côté. Alors il se mit à courir étourdiment par la chambre, criant, chantant, faisant beaucoup de bruit ; se donnant à la table et aux chaises des coups qu'il avait grand soin de modérer, dont il ne laissait pas de crier bien fort, espérant ne me causer de l'inquiétude : tout cela ne prenait pas ; et je vis que, comptant sur de belles exhortations ou sur de la colère, il ne s'était nullement arrangé pour ce sang-froid.

Cependant, résolu de vaincre ma patience à force d'opiniâtreté, il continua son tintamarre avec un tel succès, qu'à la fin je m'échauffai, et, pressentant que j'allais tout gâter par un emportement hors de propos, je pris mon parti d'une autre manière : je me levai sans rien dire, j'allai au fusil, que je ne trouvais pas ; je le lui demande, il me le donne en pçtillant de joie d'avoir triomphé de moi ; je bats le fusil, j'allume la chandelle, je prends par la main mon petit bonhomme, je le mène tranquillement dans un cabinet voisin, dont les volets étaient bien fermés, et où il n'y avait rien à casser : je l'y laisse sans lumière, puis ferme sur lui la porte à clef, je retourne me coucher, sans lui avoir dit un seul mot. Il ne faut pas demander si d'abord il y eut du vacarme : je m'y étais attendu, et je ne m'en émus point. Enfin le bruit s'apaise ; j'écoute, je l'entends s'arranger, je me tranquillise. Le lendemain j'entre au jour dans le cabinet ; je trouve mon petit mutin couché sur un lit de repos, et dormant d'un profond sommeil, dont, après tant de fatigues, il devait avoir grand besoin.

L'affaire ne finit pas là : la mère apprit que l'enfant avait passé les deux tiers de la nuit hors de son lit : aussi tout fut perdu ; c'était un enfant autant que mort. Voilà l'occasion bonne pour se venger ; il fit le malade, sans prévoir qu'il n'y gagnerait rien. Le médecin fut appelé ; malheureusement pour la mère, le médecin était un plaisant, qui, pour s'amuser de ses frayeurs, s'appliqua à les augmenter ; cependant il me dit à l'oreille : " Laissez-moi fuir ; je vous promets que l'enfant sera guéri pour quelque temps de la fantaisie d'être malade." En effet, la diète et la chambre furent prescrites, et il fut recommandé à l'apothicaire. Je soupirais de voir cette pauvre mère ainsi dupe de tout ce qui l'environnait, excepté de moi seul qu'elle prit en haine, précisément parce que je ne la trompais pas.

Après des reproches assez durs, elle me dit que son fils était délicat, qu'il était l'unique héritier de sa famille, qu'il fallait le conserver à quelque prix que ce fût, et qu'elle ne voulait pas qu'il fût contrarié. En cela, j'étais bien d'accord avec elle ; mais elle entendait par le contrarié, ne pas lui obéir en tout. Je vis qu'il fallait prendre avec la mère le même ton qu'avec l'enfant. " Madame, lui dis-je assez froidement, on a besoin de moi ailleurs pour quelque temps." Le père apaisa tout. La mère écrivit au précepteur de hâter son retour ; et l'enfant, voyant qu'il ne gagnait rien à troubler mon sommeil ni à être malade, prit enfin le parti de dormir lui-même et de se bien porter.

Mais il voulut se venger un jour du repos qu'il était formé de me donner la nuit. Je me prêtai de bon cœur à tout, et je commençai par bien constater à ses propres yeux le plaisir que j'avais à lui complaire : après cela, quand il fut question de le guérir de sa fantaisie, je m'y pris autrement.

Il fallait d'abord le mettre dans son tort, et cela ne fut pas difficile. Sachant que les enfans ne songent jamais qu'au présent, je pris sur lui le facile avantage de la prévoyance ; j'eus soin de lui procurer au logis un amusement que je savais être extrêmement de son goût, et dans le moment où je le vis le plus enjoué, j'allai lui proposer un tour de promenade : il me renvoya bien loin ; j'insistai, il ne m'écouta pas : il fallut me rendre ; il nota précieusement en lui-même ce signe d'assujettissement.

Le lendemain ce fut mon tour. Il s'ennuya, j'y avais pourvu ; moi, au contraire, je paraissais profondément occupé. Il n'en fallait pas tant pour le déterminer ; il ne manqua pas de venir m'arracher à mon travail, pour le mener promener au plus vite. Je refusai : il s'obstina. " Non, lui dis-je : en faisant votre volonté, vous m'avez appris à faire la mienne ; je ne veux pas sortir.—Eh bien ! reprit-il vivement, je sortirai tout seul.—Comme vous voudrez," et je reprends mon travail.

Il s'habille ; un peu inquiet de voir que je le laissais fuir, et que je ne l'imitais pas : prêt à sortir, il vient me saluer ; je le salue : il tâche de m'alarmer par le récit des courses qu'il va faire ; à l'entendre, on eût cru qu'il allait au bout du monde. Sans m'émouvoir, je lui souhaite un bon voyage. Son embarras redoublé ; cependant il fait bonne contenance, et, prêt à sortir, il dit à un laquais de le suivre. Le laquais, déjà prévenu, répond qu'il n'a pas le temps, et qu'occupé par mes ordres, il doit m'obéir plutôt qu'à lui. Pour le coup, l'enfant n'y est plus. Comment concevoir qu'on le laisse sortir seul, lui qui se croit l'être important à tous les autres, et pense que le ciel et la terre sont intéressés à sa conservation ? Cependant il commence à sentir sa faiblesse : il comprend qu'il va se trouver seul au milieu de gens qui ne le connaissent pas : il voit d'avance les risques qu'il va courir : l'obstination seule le soutient encore, il descend l'escalier fort lentement et interdit ; il entre enfin dans la rue, se consolant un peu du mal qui peut lui arriver, par l'espoir qu'on n'en rendra responsable.

C'est là que je l'attendais ; tout était préparé d'avance ; et comme il s'agissait d'une espèce de scène publique, je m'étais muni du consentement du père. À peine avait-il fait quelques pas, qu'il entendit à droite et à gauche différens propos sur son compte. " Voisin, le joli monsieur ! Où va-t-il ainsi tout seul ? Je veux le prier d'entrer chez nous.—Voisine, gardez-vous-en bien ; ne voyez-vous pas que c'est un petit libertin qu'on a chassé de la maison de son père, parce qu'il ne voulait rien savoir ! il ne faut pas retirer ainsi les libertins, laissez-le aller où il voudra.—Eh bien donc ! que Dieu le conduise, mais je serais fâché qu'il lui arrivât malheur." Un peu plus loin, il rencontre des polissons ; à peu près de son âge, qui l'agacent et se moquent de lui : plus il avance, plus il trouve d'embarras. Seul et sans protection, il se voit le jouet de tout le monde, et il éprouve beaucoup de surprise que son nœud d'épaule et son parement d'or ne le fissent pas plus respecter.

Cependant un de mes amis, qu'il ne connaissait pas et que j'avais chargé de veiller sur lui, me le ramena souple, confus et n'osant lever les yeux. Pour achever le désastre de son expédition, précisément au moment où il rentrerait, son père descendait pour sortir, et le rencontra sur l'escalier. Il fallut dire d'où il venait, et pourquoi je n'étais pas avec lui. Le pauvre enfant eût voulu être à cent pieds sous terre. Sans s'amuser à lui faire une longue réprimande, le père lui dit, plus sèchement que je ne m'y serais attendu : " Quand vous voudrez sortir seul, vous en êtes le maître ; mais, comme je ne veux pas de bandit dans ma maison, quand cela vous arrivera, ayez soin de n'y plus rentrer."

Pour moi, je le reçus sans reproches et sans raillerie, mais avec un peu de gravité ; et, de peur qu'il ne soupçonnât que tout ce qui s'était passé n'était qu'un jeu, je ne voulus pas le mener promener le même jour. Le lendemain je vis avec plaisir qu'il passait avec moi d'un air de triomphe devant les mêmes gens qui s'étaient moqués de lui la veille pour l'avoir rencontré tout seul. On conçoit bien qu'il ne menaçait plus de sortir sans moi.

C'est par ce moyen, et d'autres semblables, que, pendant le peu de temps que je fus avec lui, je vins à bout de lui faire fuir tout ce que je voulais, sans rien lui prescrire, sans rien lui défendre, sans sermons, sans exhortations, sans l'ennuyer de leçons inutiles ; aussi, tant que je parlais, il était content ; mais mon silence le tenait en crainte : il comprenait que quelque chose n'allait pas bien, et toujours la leçon lui venait de la chose même.